L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureau : No 75 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 25 MAI 1890.

Monsieur Mathieu.

Mathieu Redor était un matelot du port de Saint-Nazaire. Il s'embarqua un jour à bord de la *Belle-Nantaise*, qui allait faire voile pour Ceylan. Le capitaine, son parent éloigné, était un bout d'homme au de ceux dont on dit en riant : "Pas plus haut que ça!" De ce corps exigu sortait une voix en soupir de flûte. Mais aussi la bouche du capitaine Morin n'était pas une bouche : tout au plus un petit trou rond, bordé d'un mince ourlet rouge en guise de lèvre ; en revanche, ce morceau de marin avait le plus drôle de grand nez, qui finissait en pointe,—et cette pointe se tordait et s'en allait comme un tire-bouchon.

Sous cette chétive apparence, le roi du bord n'en était pas moins un compagnon très énergique : la nature a de ces fantaisies. Très chatouilleux sur la discipline, il coupait tout de suite une mauvaise opinion de Mathieu et de son camarade Suzannet, car il reconnut en eux deux fleurs, de fainéantise. Tous deux avaient même l'insolence de leur défaut préféré. Un jour, étant alliés de compagnie faire un somme dans l'entrepont, ils s'entendirent appeler par le capitaine :

—Holà, Redor, que fais-tu ?

—Rien, mon capitaine.

—J'aide Mathieu.

Cette facétie impudente les fit mettre aux fers. Ils ne s'amendèrent pas, on les y remit. Arrivés à Ceylan, les deux mauvais matelots s'esquivèrent désertèrent.

Ils gagnèrent Java, et font à Batavia le métier de porteurs de fardeaux. C'est dur, mais il faut vivre. Le courage leur vient avec le désir de manger tous les jours. Au bout de cinq ans ayant de l'épargne ils font un peu de commerce ; au bout de dix ans ils ont des navires à leur tout et des cafétières dans l'île ; au bout de vingt ans ils sont millionnaires.

Et ils se disaient : cela ne nous serait jamais arrivé si nous n'étions pas allés faire un somme dans l'entrepont de la *Belle Nantaise*.

* * *

Mathieu Redor revint seul en France, Suzannet s'était laissé mourir, lègnant toute sa part à son matelot. Mathieu se trouvait millionnaire deux fois. On lui fit accueil au pays. Les demoiselles bretonnes avouèrent qu'on s'accoutumerait à ce visage noir, cuit et recuit au soleil des tropiques. C'était encore un beau gars qui n'avait pas la cinquantaine. Par malheur, le revenant de Java fit savoir qu'il n'entendait pas se marier. Allait-il donc manger son argent tout seul, le ladre ?

On le vit tout d'abord s'installer en seigneur. M. Mathieu acheta aux portes de Saint Nazaire une maison et un vaste terrain bien planté avec un vieux bois qui descendait jusqu'à la mer. La maison seulement n'avait pas de mine ; il la jeta bas, et en fit construire une autre, toute carrée, surmontée en guise de toit d'une calotte de plomb avec des ornements dorés. C'était une pagode. Tout Saint Nazaire en creva de jalousie ; on disait : "Allez voir la folie Redor qui est tout en or."

Sa maison achevée, M. Mathieu s'occupa de la meubler et fit déballer les richesses qu'il avait rapportées d'Orient. Il y en avait vingt caisses pleines : soies brodées d'or on de couleurs éclatantes, ivoires, bronzes et porcelaines. Le principal ornement du salon fut une idole en or coiffée d'un bonnet pointu, qui se tenait les jambes croisées, assise sur ses talons. On ne manqua pas de dire que Mathieu s'était fait payer dans le pays du diable.

Ce fut en présence de Boudha,—car c'était le nom de ce faux dieu,—que M. Mathieu, un matin, reçut tous ses parents. Il les avait fait rechercher, tant ceux du côté maternel que du côté paternel, et les avait aisément trouvés, sauf pourtant le capitaine Morin, et c'est ce qui gâtait son plaisir.

* * *

—Bonjour oncle Redor et vous tante Tasie. Bonjour Michel Morin et toi Magloire Redor. Me voilà devenu riche, je me ferais honte de vous laisser dans la peine. Pourtant vous ne pensez pas que je vous nourrirai à rien faire comme des perroquets dans leurs cages ! Vous gens de cœur, puisque vous êtes des Redor et des Morin, vous ne voudriez pas être des bonches inutiles. Ainsi donc, oncle Redor et vous tante Tasie, vous étiez en service à Guérande, vous l'oncle faisant le jardin et vous tante, la cuisine ; vous ne changerez pas d'emploi dans ma maison ; c'est moi, désormais, qui serai votre bourgeois. Toi, Michel, tu étais valet de chambre et maître d'hôtel à Nantes ; j'ai besoin d'un maître d'hôtel à mon tour ; je te prends. Toi, Magloire, on t'a trouvé charretier dans une ferme, tu connais les chevaux, tu conduiras les miens. Allez ! je suis un bon parent, je donnerai de jolis gages et je suis bien sûr qu'au lieu de me gruger comme d'autres vous prendrez soin de mon bien puisque vous êtes de ma famille et qu'il vous en revient du quelque jour. C'est bien dommage qu'on ne m'ait pas retrouvé, en même temps que vous autres, le capitaine Antoine Morin, qui me fit autrefois tant de misère. J'aurais voulu qu'il me vît riche, il me m'appellerait plus mauvais matelot. On me dit qu'il est mort et l'on ne sait ce que sa fille Antoinette a bien pu devenir. Si cette jeunesse est dans la peine, elle apprendra tôt ou tard qu'elle a ici un cousin disposé à la secourir. Allez au jardin, vous l'oncle, et vous tante Tasie à la cuisine ; toi, Magloire, à l'écurie ; toi, Michel, viens chercher pour tous les arrêts du marché. Cinquante belles pièces d'or à chacun afin que vous commencez votre épargne. Parbleu, oui, je suis un parent comme on en voit guère.

Et Michel, le plus courtisan des quatre, parce qu'il était le plus poliscé, de répondre :

—Un parent comme on n'en voit pas, cousin Mathieu.

* * *

On fit de belles gorges chaudes à Saint Nazaire sur cette façon toute neuve que le matelot enrichi avait trouvé d'honorer sa famille. Tout le monde en devint plus curieux de savoir ce qui se passait à la pagode, mais M. Mathieu n'ouvrait sa maison à personne.

Pourtant, un de ses anciens capitaines, au temps où il avait en des navires à son tour, arriva dans le port.

Le solitaire se crut obligé de l'inviter à dîner. Le repas fut servi sur les antiques ; on mangea dans des assiettes de la plus précieuse porcelaine de Chine et l'on but le vieux bordeaux dans des gobelets d'or. Seulement, le convive ne se sentait pas bien à l'aise ; il voyait autour de lui trop de parente de l'amphytrion.

—Cousin Michel, disait M. Mathieu au domestique qui apportait les mets et versait les vins, cousin Michel, appelle un peu l'oncle Redor que je voie dans le jardin, dis-lui d'aller aider la tante Tasie à la cuisine. Cousin Michel, tu avertiras le cousin Magloire qu'il faut atteler pour reconduire notre hôte à la ville.

L'honnête marin revint tout honteux d'avoir été si bien traité ; il raconta que M. Mathieu l'avait fait servir par des personnes de sa famille afin de lui faire plus d'honneur.

On s'amusa fort de cette candeur ; on se transmettait l'anecdote, et l'on en aurait bien rit tout l'an ; mais un événement arriva peu après qui détourna le cours des malices.

* * *

Cet événement se présenta sous la forme d'une jeune femme qui, elle aussi, pouvait bien passer pour un revenant. Il y avait, en effet, sept à huit ans que Mlle Antoinette Morin avait quitté Saint-Nazaire pour suivre, en qualité d'institutrice, une famille anglaise. On ne savait en quelle partie de l'Angleterre elle était allée.

Elle arriva un beau dimanche, toute la ville étant à la promenade on sur les portes, si bien que son retour fut connu partout en un moment. Le lundi elle s'en alla louer un modeste logement dans le vieux quartier, le fit meubler, grâce à sa légère épargne et annonça qu'elle y enseignerait le français et l'anglais. Les anciens amis de son père le capitaine y coururent, non pour recevoir des leçons, mais pour lui en donner une.

—Ne prenez donc pas tant de peine, lui disaient-ils. Vous avez ici décorment un parent riche comme un nabab. Pour peu que vous alliez l'en prier, il ne manquera pas de vous faire un sort.

Sournoisement ils riaient entre leurs dents. Mais l'institutrice répondit : Oh ! bien, je n'ai pas envie d'y aller. D'abord, je suis femme, ce serait donc à lui de me faire la première visite. Du reste, je ne connais pas cet homme-là. Vous me dites que c'est Mathieu Redor qui, jadis, déserta le bord de mon père. Ce ne fut pas une belle action. Mais enfin il y a du temps, tout se pardonne. Mathieu Redor est devenu riche. Tant mieux pour lui. Mais qu'en est-il advenu aux autres ? Comment dépense-t-il son argent ? A-t-il eu l'idée de faire du bien ? Fait-il la part des malheureux ? Vous levez les épaules. C'est qu'il garde tout pour lui. La fortune n'a fait qu'en égoïser de plus. Il manque à son devoir de millionnaire comme il manqua autrefois à son devoir de matelot. Mathieu Redor est deux fois un déserteur.

La sentence était sévère. Quel plaisir de la répéter à M. Mathieu ! Mais comment reporter un propos désobligeant à celui qui ne s'était jamais fait du mal qu'à vive ? Le solitaire de la pagode ne connaît donc pas les pensées qu'il inspirait à sa cousine ; il avait tout de suite connu son retour qui le rendait le plus heureux des millionnaires, car il ne formait pas de sonhait plus ardent que de retrouver la fille du capitaine Morin et de se faire voir dans le splendeur de son million à l'héritière de son persécuteur. Cette drôle d'héritière sans héritage reçut par deux fois l'invitation de se présenter chez son riche cousin,—et deux fois se dispensa d'y répondre.

* * *

La montagne ne voulant pas aller à lui, M. Mathieu prit un beau jour le parti d'aller à la montagne. On le vit arriver dans sa belle calèche à caisse jaune ; de l'est fait donc s'il avait osé. Le cousin Michel avait pris place sur le siège à côté du cousin Magloire qui engagea résolument ses chevaux dans le vieux Saint-Nazaire. La rue avait tout juste la largeur de l'équipage, qui allait cahotant, grémissant sur le pavé rustique formé d'un lit de galets. Devant la maison qu'il n'était fait indiquer, le nabab mit pied à terre. Il monta un étage,—la maison n'en avait pas deux.

—Mademoiselle Antoinette Morin.

—C'est moi, monsieur.

Il voyait devant lui une femme de trente ans environ assez grande, de fine taille. La pendule lui vint tout de suite qu'elle ressemblait au capitaine et qu'on ne se rendait pas aisément maître de cette fille de son père. Mlle Morin avait le nez vraiment accentué ; seulement il ne s'en allait pas en tire bouchonnant du bent comme le nez paternel. Le matelot reconnaissait surtout les yeux d'un bleu d'acier, mais chez la jeune femme l'expression, rude et presque violente en était adoucie par les longs cils noirs qui les voilaient. Tout en ressemblant à son père, le plus vilain des petits hommes, Mlle Morin paraissait presque jolie. Elle avait encore une bouche très fraîche, meublée de dents très blanches ; mais il ne se méprit point sur le sourire qui entr'ouvrait en ce moment les lèvres roses. Ce sourire-là se moquait de lui et défiait les millions.

A l'instant les projets qu'il avait formés sur elle s'évanouirent. Il avait bien compté l'associer au groupe harmonieux de la famille là bas, dans la pagode. La lingerie qu'il allait faire vaut bien faute d'une lingère. C'était là l'emploi que, dans sa pensée, il réservait à la fille de son capitaine. Il l'avait vue et des suggestions nouvelles lui venaient. Si elles n'avaient été que nouvelles !.... Mais elles étaient étranges, inouïes..... Il se rappela que, jadis, il bravait avec Suzannet, quand tous deux étaient dans l'entrepont, le terrible bout de loup de mer qui commandait la *Belle Nantaise*. Lorsqu'on les amenait tous deux devant lui, leurs jambes commençaient de flageoler, ils auraient voulu rentrer sous les planches du bord.

Vraiment, il ressentait devant la fille quelque chose de ce qu'il avait toujours éprouvé devant le père. Confus et gauche, tournant entre ses doigts les bords de son superbe chapeau gris à longs poils, qui avait coûté deux louis chez le bon faiseur de Nantes, il dit :

—Nous nous connaissons à présent, ma cousine. Que feral-je bien pour vous plaire ?

Elle le regarda de ses yeux d'acier dont les cils noirs s'étaient relevés, et bien qu'il y revît le commandement, tout comme jadis dans les yeux du capitaine et, nettement, elle répondit :

—Faites du bien aux autres.

* * *

Dès le lendemain, le bruit se répandit dans Saint Nazaire que le Javanais avait trouvé son maître. Mlle Morin n'entreprit pas au service du riche parent comme le reste de la famille ; le cousin, au contraire, allait se mettre au service de la cuisine : c'était du mariage.

A la vérité, les langues allaient plus vite que les violons ; mais, enfin, M. Mathieu revint chez l'institutrice, et bientôt presque chaque jour. Seulement, il venait à pied. Il évitait le plus possible les rencontres ; pourtant s'il passait trop près de ses anciennes connaissances, il les saluait désormais. Cela suffisait pour qu'on dît partout : Ce que c'est que le travail d'une femme sur un sauvage ! Comme cette fine commère-là vous l'a changé !

Un jour, on apprit que tout était bouleversé à la pagode. Le cousin Michel et le cousin Magloire, pourvus chacun de douze cents francs de rente, allaient quitter la maison. L'oncle Redor et la tante Tasie recevaient la même somme ; l'oncle demeurerait chez le neveu et continuerait à s'occuper des jardins ; mais la tante Tasie ne ferait plus la cuisine et vivrait en rentière. Les personnes de bon sens et les gens de bien applaudissaient. A la bonne heure ! disaient-ils, c'est un scandale qui cesse. Mlle Marin a joliment remis ce gros richard dans le droit chemin.

Elle avait éveillé dans le millionnaire le germe d'humanité assoupi jadis dans le matelot vicieux et plus récemment dans le nabad des pays jaunes ; elle avait fait ployer l'orgueil du rude enrichi. Quant à lui, qui lui aurait dit qu'un jour il deviendrait amoureux du sang et de la chair de ce méchant petit capitaine qu'il avait hai si fort ?

Amoureux, il l'était pourtant. Il fallut bien qu'elle se rendît. Elle fit ses conditions, demandant une pension de cent francs par mois pour ses habite et de mille francs pour ses aumônes. Il accorda tout, ne se reconnaissant plus lui-même et se disant :

—Ah ! Suzannet, Suzannet, si tu me regardes du fond de l'autre monde, que pensez-tu de ton matelot à présent mené par une femme ?

PAUL PERRET.

Le duel de mon oncle.

A quel propos notre dispute, commença-t-elle, après avoir lentement et silencieusement allumé sa pipe, et s'être assuré que nous l'écoutions tous attentivement, je ne m'en souviens plus guère. Ce que je sais fort bien, par exemple, c'est que les yeux noirs d'une certaine petite blanchisseuse, qui demeurait en face de la caserne où nous tenions garnison, n'étaient pas étrangers à la querelle.

Les femmes, voyez vous, vont fort faire pas mal de bêtises, surtout quand on a vingt ans, quand les bourgeons éclatent tout le long des branches vertes, et que, l'hiver fini, un beau soleil tout neuf dore le ciel et chauffe les cervelles. Ajoutez que la mignonne dont il s'agit, coquette comme pas une, était jolie à faire damner le plus vertueux des militaires. Nous en étions d'ailleurs tous plus ou moins amoureux, soldats, caporaux ou sergents. Et je crois même que nos jeunes sous-lieutenants, aussi bien que nos vieux capitaines, n'étaient pas tout à fait indifférents à sa frimousse rose, si moqueuse sous son coquet bandeau de velours noirs.

Certes elle n'ignorait pas le ravage qu'elle causait parmi les cœurs disponibles du bataillon ; mais elle était sage ; elle en riait, sans prêter plus d'attention à nos œillades et à nos soupirs qu'aux piaillements des moineaux en train de bâtir leurs nids dans les creux moussus des vieilles pierres.

Elle chantait comme un pinson toute la journée. Nous l'apercevions de nos fenêtres, dès le matin, le fer à la main, les joues rougies comme la fraise des bois, vaillante à l'ouvrage comme un vrai démon.

Elle venait, chaque mercredi, à la caserne, rendre leur linge aux adjudants. Et, quand elle passait, on aurait dit qu'un rayon de soleil tout parfumé entrait avec elle dans cette sombre cour, dont les murailles étaient si hautes et si noires qu'elles vous donnaient froid au cœur. Elle nous connaissait tous ; nous saluait tous, de façon à ne faire aucun jaloux. Si mignonne qu'elle fût, on la savait capable de se défendre ; et l'on se surveillait d'ailleurs mutuellement.

Notre maître d'armes, lui-même, un tout petit homme, médaillé des pieds à la tête, malgré sa superbe moustache noire et la réputation redoutable qu'il se donnait, avait beau redresser son torse et faire ses plus beaux effets de plastron quand elle entrait chez lui, il en était pour ses frais comme le dernier des bleus. Et je dois vous avouer que nous n'étions guère plus avancés que lui, Cabissol et moi.

Sans être précisément des Adonis, nous n'étions pourtant pas tout à fait à dédaigner, et, au village, nous avions eu, l'un et l'autre, notre petite aventure. Arrivés ensemble au régiment, venus du même pays, incorporés dans la même compagnie, nous ne nous quittions guère. La bonne volonté du caporal de chambrée nous avait faits voisins de lit. C'est vous dire que nous n'avions aucun secret vis-à-vis l'un de l'autre. Pourtant un peu de dépit nous vint en constatant que nous étions rivaux. Etions-nous bêtes ! puisque tous les autres l'étaient.

Pour la première fois, nous nous endormions sans nous dire adieu et sans nous serrer la main.

Le lendemain, au lieu de nous avouer mutuellement que nous étions deux imbéciles, nous nous dîmes à peine bonjour ; le soir, nous ne nous parlions plus. Chacun, dans sa pensée, accusait l'autre de son insuccès. Quand je vous disais que le printemps nous avait brouillé la cervelle ! Ajoutez aussi que, pour oublier, nous avions pas mal bu d'un certain petit vin, traître en diable, sous son attirante et claire apparence.

Nous étions, à la cantine, assis en face l'un de l'autre, nous regardant comme deux chiens de faïence, au grand étonnement des camarades qui se moquaient certainement de nous.

Un mot en appelle un autre ; l'amour-propre s'en mêle ; on pose pour la galerie. Bref, de paroles en paroles, nous en arrivâmes aux menaces ; les bouteilles roulèrent, les verres aussi, en compagnie de nos shakos et de nos sabres, et l'on nous sépara au moment même où nous allions en venir aux mains. Nous passions la nuit à la salle de police ; et le matin, complètement dégrisés, honteux et le cœur gros de cette vilenie, nous apprenions que, par ordre, Cabissol et moi, nous devions nous battre, à l'aube, le lendemain. C'était le bouquet ! Un coup de torchon, suivant l'expression de notre maître d'armes, était nécessaire. Et notre capitaine n'entendait guère la plaisanterie sur ce chapitre.

Je vous avouerai, mes enfants, que mon premier mouvement fut d'envoyer à tous les diables la petite blanchisseuse, seule cause de cette aventure. Nous battre nous, deux enfants du même pays, deux amis ! Allons donc ! Nous aligner, le torse en avant, avec des baïonnettes à tricoter, nous faire du mal ! Et pourquoi, pour les beaux yeux d'une coquette qui se moquait pas mal de nous ! Je n'étais pas rassuré du tout ; et je sentais, par moments, un frisson des plus désagréables me courir par tout le corps. Pauvre Cabissol ! Et pauvre mon ami ! Si l'un des deux allait rester, là-bas, dans l'herbe, les yeux clos, la poitrine trouée. Brrr !

Non ! ce duel était impossible ! Nous étions deux imbéciles, et nous n'avions qu'à nous tendre la main ! Ah bien oui ! Et la discipline ? Nous devions nous battre, on ne nous demandait pas notre avis !

Ah ! quelle journée j'ai passée, seul, enfermé, dans une grande salle noire, où tout en haut, une fenêtre grillée découpait dans le ciel comme un mince carré bleu. Certes ! je n'étais pas un poltron, mais un duel cela n'était guère dans mes habitudes. Je ne m'étais jamais servi de leurs instruments, moi !

Au village, on se donnait bien quelques taloches ; on se pochait un œil, mais trois jours après, il n'y paraissait plus.

A deux heures, on vint me chercher pour me conduire à la salle d'armes. Le petit prévôt chef était là, plus serré que jamais dans son étroite veste de toile grise. Son yeux ronds brillaient singulièrement ; sa moustache, hérissée à la diable, avait pris un air terrible, et tout en me parlant, il semblait me montrer avec complaisance ses dents blanches et pointues comme prêtes à mordre. Il me paraissait tout heureux ! Dame ! c'étaient deux rivaux de moins.

Il endossa un plastron neuf, avec un beau cœur rouge au milieu ; il se coiffa d'un masque énorme, puis me mettant un fleuret en main :

—Commençons, dit-il, et tâchons d'en retenir assez pour ne pas vous faire embrocher demain matin !

Embrocher ! Il avait des expressions malheureuses.

Et il commença ! Les coups de fleuret pleuvaient sur moi drus comme grêle. "Une ! Deux ! Dégagez ! Rompez ! Parez ! Fendez-vous !" Cela dura une heure ; je n'en pouvais plus. Il sortit de dessous son masque rouge comme une écrevisse. On eût dit qu'il allait éclater. Il me tendit la main avec un petit air dédaigneux qui me fit froid dans le dos. "Ah ! mon pauvre garçon !" semblait-il me dire. Sur le seuil de la porte, je me croisai avec Cabissol qui me parut guère plus en train que moi ! Lui aussi il venait apprendre à ne pas se faire embrocher !

PAUL PERRET.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 24 mai 1890.

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARING HOUSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$1,030,945 00	$144,322 00
Même temps la semaine dern. dre.	1,202,536 00	140,280 00

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banques.

MONNAIE — Souverains Victoria, $4 80@4 90; 20-marcs, $4 65@4 75; 20-francs, $3 80@3 90;. doublons espagnols, $15 40@15 60; onces espagnoles, $15 40@15 60; 25-pesetas, $4 70@4 80; 20-pesos, mexicain, $19 40@19 60; or mutilé américain, 90@95c.; or léger américain 97 @99 c. dollars mexicains, 80@81; sols péruviens, 76@77; pesos chiliens, 76@77; argent mutilé américain, 85c. par oz; 5-francs, 85@95c.; 5-francs argent, $4 40@4 50; billets de la Banque d'Angleterre, $4 80@4 90; billets de la Banque de France, 19@19½; reichmarcs, billets, 23@24.

BANQUE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans—L'argent est en assez bonne demande et facile mais moins libre.

Papier exceptionnels	8
do A1	—@8
Prêts sur garanties collatérales	4@5
Time de 60 jours	—@7
Papier hypothécaire	—@8

New York—Taux de l'argent à — pour cent.

Londres—Taux de la Banque d'Angleterre 3; escompte 2½@3; argent en lingots 47 1/16; fr. S. 4's 125.

Paris—Rentes 90 10.

CHANGE.

SEDIMENT AT CLEARING—Commercial 94½.

Le STERLING est en baisse.

Commercial (60 jours)	482	@482½
Traites de banques (60 jours)	486	

Les FRANCS sont en baisse.

France de commerce (60 jours)	5 21½@	—
Traites de banques (60 jours)	5.17½	

Le MARGE A VUE SUR NEW YORK est inactif

Taux de commerce 50c. de prime.

Traites de Banques 7½ de prime.

Le Taux de banques entre des chèques 31 de prime pour le taux de collection.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Après 11 a. m.

25 actions Cie Slaughterhouse Cie	59	
$34,000 Louisiana 4's	95	

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes de N. O. Stock Exchange.

Banques.	Valeur	Offre	Demande
American Nl	100	....	....
Bank of Commerce	10	11½	....
Bank of Banking Co	100	....	....
Citizens	100	32	35
Germania National	100	....	210
German Savings	100	195	....
Hibernia National	100	205	....
Louisiana National	100	1-1	....
Metropolitan	100	158	168
Mechanics' National	100	....	....
N O National	100	....	....
Peoples	50	91	96
State National	100	....	....
Traders'	100	8½	9½
Union National	100	145½	147½
Whitney National	100	....	....
Compagnies d'assurances.			
Crescent Ins	100	....	....
Firemen's	25	47	59
Louisiana Ins Co	100	....	....
Hibernia Ins	100	....	....
Home Ins	100	100½	104
Lafayette Ins	50	72½	80
Mechanic's Mutual	100	54½	61
Mechanics' and Traders	100	125	....
N Orleans Insurance	100	2½	....
N Orleans Ins Co	50	19½	....
Sun Mutual Insurance	100	126	....
Southern Ins Co	100	99	100½
Teutonia	100	....	....
Chemins de fer urbains.			
Carrollton	100	116½	....
Crescent City	100	96½	97½
Jackson R R Co	100	95½	100
Consumers' Ice Co	100	....	146
Louisiana Ice Manf Co	50	3½	5
La State Lottery Co	100	....	....
La Oil Co	100	....	....
Mutualite Cemetery Ass	100	....	....
N O Gas Light Co	100	101	104½
N O Waterworks Co	100	87	90
Planters Compress Oil Co	100	....	....
Sugar Shed Co	50	....	....
Stock Yards and Stables			
Ltd Light Co	100	....	....
Louisiana Electric Light Co	100	....	....
Jockey Club	100	....	....
Crescent City Brewing Co	100	....	....
Bons de Chemins de fer.			
Carrollton 6s		94½	95
Louisiana 5's		....	....
Bons de ville.			
Premium	1874	153	....
Premium draft number		220	....
Privilege on Premium		....	....
Consolidated 6's		103	....
do Crescent		106	....
Consolidated Extended		108	....
do Unassumed		110½	....
Extended 6's			
do Railroad		....	....
do Waterworks		....	....
Ref.		....	....
City 6 0/0 certificates		102½	....
City 6 0/0 Gas for Council Comp		102½	....
City 5 0/0		104	....
City 7's old		109	111½
do new		....	....
do gold		140	....
Bons divers.			
U S 4 0/0		121½	....
Canal & Claiborne St RR mort		....	....
U. S. L. & M. O. & R. R. Co		....	....
Jackson R R 2d mortgage		....	....
Jackson RR 2d mort. int		....	....
Cotton Exchange Stock		275	300
Produce Exchange Stock		....	....
Stock Exchange Stock		....	....
Mechanics, Dealers, and Lumbermen's Exchange Stock		40	60
Sugar Exchange		150	185
Morgan's L. & T. 1st gold mort		....	121
Morgan's L. & T. 1st gold m's		....	....
Tex. & Pacific RR 1st gold m's		44	....
O. C. Brewing Co. 1st		....	....
St Charles Hotel Co mort		....	....
Crescent City 1st		....	....
do 2d		....	....
N O City RR Co mort		125	....
St Charles RR 1st mort		....	127
Carrollton RR 1st mortgage		....	144
N O Waterworks Co mort		....	....

La Lot Mfg Co 1st mort	96	105
La Lot Mfg Co 2d mort	....	....
Street R. Orleans Prem	102	....
La Electric L. 1st mort	100	....
do 2d do	100	....
Cotton Exchange 1st mort	103	....
Certificates et Warrants.		
State Warrants Ordin. 1884	70	....
State Warrants Ordin. 1885	43	....
do do do 1886	43	46
do do do 1887	....	....
do do do 1888	53	55
Police Ctfs	80	....
School Ctfs	27½	35
Hay Scrip, old	91	....
do new	63	70
Jan. 1s. Ctfs. on State Consols	22	38
Ctfs issued under act of 1874 of 1880	....	....
Unpaid State Coupons No 12	....	....
Jan 1 1890	16	....
Jan 1 1890 Coupons prior to No 12	22	....
Unpaid City Coupons	....	....
Half paid Coupons	....	....
State School Warrants	30	45
Unlisted Securities.		
Mechanics Ins	1.05	.07
Ryland	1.01	.06
Lafayette Brewing Co	100 125	142
Louisiana Brewing Co	100 245½	252
Pelican Brewing Co	100 67½	70
Southern Brewing Co	100 605	720
Weakering Brewing Co	100 122	140

1 Avec dividende. 2 Sans dividende.
3 Avec coupon. 4 Sans coupon.
5 Otoman 1 Janv. 6 New Stock.
Pour moins de $5000 et vues de $1000

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Nos cotes pour les marchés du pays et étrangers sont prises des dépêches de la Presse Associée et notre rapport local du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHE DE LA NLLE-ORLEANS SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 200 balles comprenant — à arriver.

Le marché est calme.

Les cotons tachés sont de ⅛ à ⅛c plus bas que les cotons blancs

	Aujourd'hui	Hier
Low Ordinary	10⅜	10⅜
Ordinary	10⅞	10⅞
Good Ordinary	11 5/16	11 5/16
Low Middling	11⅝	11⅝
Middling	11⅞	11⅞
Good Middling	12⅛	12⅛
Middling Fair	12½	12½
Fair	13⅛ nom	13⅛ nom

FUTURES.

Stables.

Janvier 10,26 à 10,28; février 10,32 à 10,34; mars 10.39 à 10,41; avril — à — mai 10,60 à nom; juin 11,38 à 11,91; juillet 11 02 à 12,01; août 12,09 à 12,09; septembre 10.9 à 10,90, octobre 10.36 à 10.38; novembre 10 21 à 10.23, décembre 10,21 à 10,23.

Les ventes comprennent 5,600 balles.

MARCHES DIVERS.

Aujourd'hui le middling était cote à Galveston 11⅛; à Mobile 11⅛; à Savannah à 11⅛; à Charleston 11⅛ asked; à Wilmington à 11⅛; à Norfolk à 12; à Boston à 12⅛; à Baltimore à 12⅛; à Philadelphie 12⅛; à Memphis à 11⅛; à Augusta 11⅛.

MARCHE DE NEW-YORK SUR PLACE.

Facile.

Cotes: Middling Gulf 12 9/16

FUTURS.

Stables.

Janvier 10,70 à 10,71; février 10,75 à 10,76; mars 10,81 à 10,82; avril 10,87 à 10,88; mai 12,35 à 12,36; juillet 12,41 à — août 12,27 à 12,28 septembre 11,40 à 11.41; octobre 10.86 à 10,87; novembre 10,69 à 10.69; décembre 10,67 à 10.68.

MOUVEMENT DU COTON.

REÇU, NET—A la Nlle-Orléans, depuis le 1er septembre, 1,927,051 balles; même temps l'année dernière, 1,667,172 balles ; à tous les ports des Etats-Unis, 5,725,361 balles; même temps l'année dernière. 5,452,895 balles.

EXPORTATION A L'ETRANGER—De la Nouvelle-Orléans depuis le premier septembre, 1,789 889 balles; même temps l'année dernière, 1,518,277 balles; de tous les ports des Etats-Unis, 4,007,778 balles; même temps l'année dernière 4,487,452 balles.

STOCK—A la Nouvelle-Orléans, 52,895 balles; même temps l'année dernière, 69,166 balles ; dans tous les ports des Etats-Unis, 290,140 balles; même temps, l'année dernière, 290,140 balles.

MARCHE DE LIVERPOOL

SUR PLACE.

Jour férié.

Cotes— pour le Middling Américain.

FUTURS

MARCHE DU HAVRE.

SUR PLACE.

Calme et stable.

Cotes: 78 fr. pour le Bon Ordinaire (sur place), 77 fr. pour le Très Ordinaire (sur place), 78 fr. pour le Bas (sur place).

FUTURS.

Calmes.

SUCRE ET MELASSE.

Rapport officiel du Louisiana Sugar and Rice Exchange.

Ventes 14 boucaus et 537 barils de sucre, 57 barils de mélasse.

Recettes 14 boucaus de sucre, — barils de sucre, 7 barils de mélasse.

OPEN KETTLE—Calme.

Choice	—@—	
Strictly prime	4⅝@4 15/16	
Prime	4⅝@4 15/16	
Fully fair	4⅜@—	
Good fair	4⅛@4⅛	
Fair	4⅛@4⅛	
Good common	4⅛@—	
Common	4⅛@—	
Inferior	—@—	

CENTRIFUGAL—Stable.

Plantation granulated	—@—	
Off granulated	—@—	
Choice white	5⅝@—	
Off white	5 9/16@5⅝	
Gray off white	—@—	
Choice yellow	—@—	
Prime yellow	5 5/16@5⅜	
Off yellow	—@—	
Seconds	4⅛@5⅛	

WELASES—Open kettles—Fort—Pas de bon goût quelques-uns les premiers mois de l'année. 18 à 20c. le gallon. Les bonnes qualités dans les secondes moins valent de 36 à 40c.

Good	—@—	
Choice	—@—	
Strict prime	—@—	
Prime	—@—	
Good fair	—@—	
Fair	—@—	
Good Common	—@—	
Common	—@—	
Inferior	—@—	

CENTRIFUGAL—Nominal.

Fair	—@—	
Choice	—@—	
Strictly prime	—@—	
Good prime	—@—	
Prime	—@—	
Good fair	—@—	
Fair	—@—	
Common	—@—	
Inferior	—@—	

SIROP—@30

RIZ.

Ventes — Sacs ris brut 991; barils ris décalé 2,495

Recettes—Sacs ris brut 301; barils ris décalé —

RIZ ECALE—Ferme.

Head	—@ 6	
Choice	—@—	
Prime	5½@5¾	
Good	5⅛@5⅜	
Fair	4⅝@5	
Ordinary	4⅛@4⅛	
Common	3½@3⅝	
No 2	2⅛@2⅛	

RIZ BRUT—Stable.

Cotes du ris brut $2 75 à 4 75.

RIZPOLI—$12 00 à 14 00.

SON—$9 00 à 10 00.

FARINES.

A LA BOURSE.

Clôture officielle de la bourse :

FARINE—Stable

Patente $5 25 à 5 35; extra fancy $5 00 à —; fancy nominal; choix nominal le baril.

FARINE DE MAIS—à 2 00 à 2 10.

HORS DE LA BOURSE.

FARINE SUR ORDRE—Winter wheat flour patente $ à 5 50 le baril; extra fancy $5 10 à 5 25; fancy $ — à 4 75; Minnesota flour, bakers $4 60 à 4 75; Straights à 10 à 5 25; patent $5 60 à 5 75

FARINE DE MAIS—$ — à 2 10.

CREAM MEAL—Choice $2 40 à 2 50

GRITS—Choice $2 5 à 2 60.

HOMINY—$2 40 le baril.

FARINE DE SEIGLE—$3 50 à 3 75.

OAT MEAL—